

## LETTRE XXXIX

*Saint Apre avait écrit une seconde lettre à notre saint, pour lui mander l'embarras que lui causait le soin de ses enfants; et que c'était ce qui l'obligeait de demeurer à la campagne, pour faire valoir le peu de biens qui lui restait. Saint Paulin lui répond que l'on peut faire son salut plus facilement à la campagne, que dans les villes, et qu'en apprenant à cultiver les plantes, et à écarter ce qui leur est nuisible, on peut apprendre à cultiver la vertu, et à fuir ce qui lui est contraire.*

Paulin pécheur, et Therasie pécheresse, aux saints, et très chers frère, et sœur, Apre, et Amande.

Que les autres aient soin de recevoir les grands revenus de leurs biens, pour nous, qui n'avons point d'héritage plus considérable que la charité, qui nous unit dans l'esprit de Jésus Christ, nous nous contentons de recevoir les fruits de vôtre amitié, et d'en mesurer le prix, par les marques que vous nous en donnez dans vos lettres.

Nous rendons mille actions de grâces à Dieu, de ce que pour des biens inanimés et périssables que nous avons quittés, il nous en donne de vivants, et d'incorruptibles, en vous donnant à nous, comme un fond très riche, et très fertile.

Car comme dans les biens temporels, on estime un fond très excellent, qui satisfait pleinement les désirs avares du Laboureur, ou qui charme agréablement par sa beauté les yeux de son maître, quoique difficile à contenter; de même, entre nos biens spirituels, c'est-à-dire, entre les frères que Jésus Christ nous a unis par les liens de la charité, et qu'il nous a donnés, comme un héritage que nous devons posséder éternellement, celui-là nous tiendra lieu d'un champ plus fertile, qui aura plus de soin de notre salut, et qui nous donnera plus de secours dans nos nécessités spirituelles.

Jugez donc de la valeur, et du prix de l'héritage dont nous jouissons, en vous possédant, puisqu'outre l'affection que vous nous témoignez, avec un entier épanchement de cœur, vous nous comblez encore de tant de richesses, par les excellentes productions de votre plume, et de votre esprit, que nous sommes incapables d'y répondre.

Ces honnêtetés que vous nous faites, et ces lettres si amples, et si éloqu岸tes que vous nous écrivez tous les ans, comme si c'était un revenu dont vous nous fussiez redevable, font assez voir que vous êtes pour nous un très riche héritage, et une terre très fertile pour Dieu, puisque vous lui rendez le trentième fruit pour un, par votre continence; le soixantième, par le continuel progrès de votre foi; et que le dessein que vous avez de lui consacrer la pureté virginale de vos enfants, passera un jour pour le centième.

Vous n'avez donc pas lieu de craindre, comme vous me récrivez, que le soin, que vous estes obligé de prendre du bien de vos enfants, ne vous attache trop à la terre, et ne soit un épanchement au désir que vous avez d'acquérir le ciel. Au contraire, vous devez regarder ce devoir, comme une conduite particulière de Dieu sur vous, qui se sert de ces moyens pour exercer votre foi, et rendre votre vertu plus parfaite.

Car tout ce qui est au monde ayant été créé pour l'homme, et lui étant soumis, qui peut douter que toute la nature ne soit disposée à nous donner dans tous les endroits de l'univers, des secours, non seulement pour soulager nos besoins temporels, mais aussi pour contribuer, avec la grâce, à l'acquisition des biens spirituels?

C'est pour nous persuader cette vérité, que la divine Sagesse, qui a créé toutes choses, et qui en dispose avec tant d'ordre, et de douceur, dit par la bouche de Salomon, que l'agriculture a été donnée aux hommes par le Très-Haut; pour nous apprendre qu'étant enseignée du ciel, elle doit être exercée, non seulement par le travail, et pour l'utilité du corps, mais aussi par l'application, et le salut de l'âme.

Elle veut aussi nous faire connaître combien la campagne peut contribuer à notre instruction, lors qu'elle nous propose pour exemple le travail des fourmis, et des abeilles, qui sont des animaux champêtres; donc les uns se nourrissent des fruits qu'ils amassent, par la prévoyance qu'ils ont de l'hiver; et les autres vivent du miel, qu'ils recueillent des fleurs avec une admirable industrie.

Notre Seigneur ne se sert-il pas aussi dans l'évangile de divers exemples pris de l'agriculture comme, lorsque par le figuier, dont la maturité du fruit est un indice de l'approche de l'été, et par les blés, qui commençant à jaunir, font voir que la moisson n'est pas éloignée, il marque les signes, qui précéderont la fin du monde.

Il employé aussi la parabole des champs semé de bon grain, sur lequel un ennemi répand de l'ivraie; pour nous avertir de prendre garde que le démon, ennemi de notre salut, ne corrompe la pureté de notre foi, par une fausse doctrine. Et pour nous découvrir le sens de cette parabole, il dit que nous sommes son champ; que c'est lui qui sème la véritable vie.

Il déclare aussi les différentes inclinations des âmes, par les diverses natures des terres, pour nous faire comprendre que nous ne devons pas être semblables à celle qui est stérile, mais à celle qui est seconde; afin que nous puissions donner à Dieu des fruits dignes de lui, et utiles à notre salut, par l'observance de sa divine Loi.

Pensez donc, tandis que vous êtes aux champs, et que vous regardez votre héritage, que vous êtes le champ du Seigneur. Considérez-vous aussi attentivement vous-même, que vous faites votre champ; cultivez votre cœur, pour le rendre agréable à Dieu, qui est votre Maître, avec le même soin que vous voulez que votre laboureur en ait, pour rendre votre terre fertile. Représentez-vous que les mêmes choses qui vous plaisent, ou qui vous déplaisent dans votre champ, peuvent plaire, ou déplaire à Jésus Christ en votre âme.

Car si elle est remplie de péchés comme un champ plein de ronces, et d'épines; si elle n'est point arrosée par la pluie, c'est-à-dire, par les lumières de la doctrine des prophètes, et des apôtres, elle deviendra toute sèche, et comme une terre en friche, étant privée de la grâce, par un juste jugement de Dieu.

Que si au contraire vous la cultivez par de fréquentes prières, si vous la rendez seconde par la rosée de la lecture des livres sacrés si vous appliquez la charrue de la Croix au milieu de votre cœur; si vous en arrachez les ronces, et les épines avec le râteau de la crainte du Seigneur; si le feu de la parole de Dieu consume vos péchés par son ardeur, et éclaire vos sens par ses lumières, alors ce divin Père de famille se promènera avec plaisir dans votre cœur, il visitera avec joie l'intérieur de votre âme; et voyant que vous aurez eu soin de cultiver en vous-même un champ qui lui appartient il vous dira avec joie : *Venez, ô bon serviteur, prendre part au bonheur de votre maître, parce que vous êtes fidèle en de petites choses, je veux vous en confier de plus grandes.* (Mt 25,21)

Mais pour nous qui sommes faibles, et qui cependant osons donner des conseils à ceux qui font forts, que répondrons-nous pour nous-mêmes, puisque nous sommes encore plus pauvres dans les biens spirituels, que nous le sommes comme vous savez, dans les temporels, et qui sommes humbles, plutôt par un défaut de vertu, que par une force d'esprit ? Nous sommes à la vérité ce petit jardin que vous décrivez avec tant d'éloquence, mais qui a si peu d'étendue, et de fécondité, qu'à peine pouvons-nous produire la moindre plante.

J'ose même dire que nous sommes plus insipides aux yeux Dieu, que ces légumes, dont parle un prophète, ne le sont au goût; et qu'il est à craindre que ce ne soit par notre faute, que cette plante n'ait chez nous aucune saveur. Car si ces légumes, et ces plantes sont insipides, elles sont excusables, puisque c'est manque du sel, que notre pauvreté, ou notre avarice leur a dénié, qu'elles n'ont point de goût. Mais pour nous, c'est par notre seule faute, que nous sommes fades, et sans force, puisque c'est notre imprudence, et le dérèglement de notre volonté, qui ont affaibli la vertu de ce sel apostolique, dont parle l'évangile, et que ce sont nos péchés, qui ont dissipé l'assaisonnement spirituel, que la grâce avait fait en nous.

Nous avons même sujet de craindre que si vous ne répandez sur nous la rosée de vos prières, nous ne puissions pas produire la moindre plante; et que devenant une terre desséchée, nous ne portions pas même les légumes les plus fades.

Faites-nous donc la grâce d'obtenir de Dieu par vos prières, que pour éviter le malheur, dont parle un prophète, la chenille ne gâte point les herbes naissantes dans notre âme; que les sauterelles ne rongent point les fruits de notre esprit; que les hannetons ne s'attachent point à notre cœur; et que la rouille ne corrompe pas ce qui pourrait rester de bon dans notre intérieur. Car nous avons toujours en nous des animaux dangereux, qui nous persécutent continuellement, et des oiseaux importuns, qui volent sans cesse autour de nous, pour nous ravir, s'ils peuvent la semence de la parole divine.

Mais que Dieu soit béni, de ce qu'il nous a fait la grâce d'être nous-mêmes cette divine semence, et que la main de ce sage Laboureur, ne nous a pas laissés tomber après du chemin; mais il nous a semés dans le chemin même, c'est-à-dire, dans le sein de l'Eglise catholique, notre mère. Cependant nous avons encore besoin de la miséricorde de Dieu, pour n'en être pas rejetés comme des avortons; et il est nécessaire qu'il nous donne des lumières, pour marcher sûrement dans le chemin, ou il nous a fait entrer; et qu'il arrête sur nous les regards continuels de sa bonté, de peur que nous ne retombions dans nos égarements, et que nous ne devenions semblables aux chevaux, et aux mulets, qui n'ont point, d'intelligence.

Mais revenons à notre agriculture, et considérons que notre Dieu, qui est notre Père, est aussi le Laboureur; que son adorable Fils, notre Sauveur, est la vraie vigne, et que le saint Esprit répand la rosée de ses grâces sur nos âmes. Faites donc en sorte par vos prières, que Dieu, ce Souverain Père de famille, ce céleste Laboureur, ce Jardinier si soigneux visite souvent, et ferme bien le jardin de notre âme, ainsi qu'il a fait celui, dans lequel il a enseigné, où il a prié, et où il est ressuscité.

Qu'il nous attache à lui plus fortement qu'auparavant, par les liens de la charité; afin qu'étant aussi étroitement unis à lui, que le sarment l'est à la vigne, nous vivions de sa divine vie. Qu'il commande aux nuées de répandre sur nous la rosée de ses grâces; qu'il arrache de nos cœurs les mauvaises plantes de nos passions, qui ne sont pas moins pernicieuses à nos âmes, que les animaux dont j'ai parlé, le sont aux fruits de la terre; de peur que ces paroles du prophète ne s'accomplissent malheureusement en nous : *La sauterelle a mangé le reste de la chenille, le hanneton a mangé le reste de la sauterelle, et la rouille a mangé le reste du hanneton.* (Joel 1,4)

Car il y a en nous quatre funestes sources de nos vices, savoir l'espérance, la crainte, la joie, et la douleur; ce sont elles qui troublent tout le genre humain par quatre différents mouvements, dont les deux premiers regardent l'avenir, et les deux autres le présent. Nous sommes agités pour le présent par la tristesse, ou par la joie, et tourmentés pour l'avenir, par la crainte, ou par l'espérance; et nous devons bien prendre garde qu'en voulant éviter un de ces vices, nous ne tombions dans celui qui lui est contraire.

Les quatre animaux dont j'ai parlé, sont la figure de ces quatre passions; les unes ne touchent que légèrement notre cœur; mais les autres s'y attachent plus fortement; et si elles n'en sont chassées promptement, elles pénètrent jusqu'au milieu de notre âme, et la dessèchent entièrement.

Considérez donc, je vous prie, le rapport qu'il y a entre les maux que les monstres de nos passions causent dans notre cœur, et les dégâts que ces petits insectes causent dans les fruits. Par exemple, si je désire quelque chose qui soit défendue, et qu'en même temps je rejette cette pensée, ce n'est qu'une chenille, qui s'était glissée sur une feuille pour la ronger. Que si cette pensée revient derechef dans mon esprit, et qu'après l'avoir rejetée plusieurs fois, elle se représente toujours, on peut dire que c'est une sauterelle, qui va, et vient, en voltigeant continuellement. Que si cette pensée s'arrête de telle sorte, que je la conserve volontairement, et avec complaisance, on peut la comparer à un hanneton, qui mange plus longtemps qu'il ne vole. Que si enfin elle demeure fixement en mon esprit, elle se change en une rouille, qui pénètre si avant dans l'âme, que l'on ne pourra plus la chasser; comme l'on ne peut ôter la nielle, qui consume l'épie du blé.

Mais je crains qu'en vous fatiguant par un si long discours, je ne vous sois plus incommode que la sauterelle, et le hanneton. Rejetez donc cette lettre comme une chenille fâcheuse, de peur que nos imperfections se communiquant avec nos paroles, ne soient comme une rouille qui ternisse la pureté de votre cœur, et qui affaiblisse la vigueur de votre esprit.

Nous espérons néanmoins que vous nous excuserez de ce que nous avons abusé de votre patience, puisque nous ne l'aurions pas fait, si la charité que vous avez pour nous, ne nous l'avait permis; et nous sommes persuadés que vous nous aimez si tendrement, que quand nous aurions eu le malheur de vous déplaire, si nous en étions capables, vous auriez la bonté de nous le pardonner.

VCO